

Les raisons d'une recherche

Fritz Sarasin et Jean Roux en visite en 1911 et 1912

Christian Kaufmann, Bâle

Il y a près de cent ans, Fritz Sarasin et Jean Roux, deux savants suisses, qui avaient auparavant fait des voyages d'exploration en Indonésie, se sont intéressés à la Nouvelle-Calédonie et aux îles Loyauté. La nostalgie du Pacifique, si forte chez nombre de leurs contemporains, leur était étrangère. Leur propre recherche était centrée sur les fondements premiers de l'histoire de la nature et de la culture. Tous deux étaient zoologues de formation ; le plus âgé, Fritz Sarasin, né en 1859 à Bâle, fils d'un des bourgmestres de la ville, avait fait ses études à l'université de Wurzburg en Allemagne, qu'il avait ensuite approfondies par des études sur le terrain à Ceylan ; Jean Roux, son cadet, né en 1876 à Chênes-Bougeries (canton de Genève), était passé par l'université de Genève avant d'entreprendre des séjours d'étude à Berlin et à Villefranche-sur-mer en France et, plus tard, aux îles Kei et Arou à la pointe sud-est des Moluques.

Environnement et questionnements de la recherche

Au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, les sciences de la nature ont connu un essor inimaginable. Plus on gagnait en savoir, plus les théories évolutionnistes de Charles Darwin (1809-1882) et d'Albert Russell Wallace (1823-1913) se confirmaient de façon impressionnante. Wallace, en particulier, avec ses recherches sur le peuplement de l'Océanie par des espèces animales déjà disparues ou encore inconnues au moment de l'arrivée des zoologues au XIX^e siècle, fit preuve d'un intérêt intense pour les particularités locales et régionales du développement et de la diffusion des espèces. Il s'intéressa plus particulièrement au passage des îles de l'Asie du sud-est à celles à l'ouest de l'Océanie (c'est là que passe aussi la ligne dite Wallace, qui sépare la faune du sud-est de l'Asie de celle de l'Océanie, et qui range en même temps l'Australie du côté de l'Océanie). Il donna ainsi matière à réfléchir sur l'hypothétique configuration du peuplement de l'Océanie par l'homme. En transposant la perspective de Wallace, Sarasin était persuadé que, pour toutes les îles de Mélanésie, il devait s'agir d'une première population remontant très loin dans le temps. En revanche, l'intérêt de Roux se portait plutôt sur les distinctions entre espèces animales devenues endémiques et espèces allogènes ou refoulées.

Selon Fritz Sarasin, c'était précisément à la pointe extrême sud de la Mélanésie, dans les Nouvelles Hébrides et en Nouvelle-Calédonie, qu'on pourrait trouver des traces d'hommes primitifs, sans doute de petite taille, et d'outils plus anciens que ceux de l'âge de la pierre polie. On aurait ainsi pu rendre vraisemblable un lien avec les populations et les cultures des aborigènes d'Australie et des Vedda de l'intérieur de Ceylan en tant que derniers survivants du paléolithique, selon la conviction de l'époque. L'exemple de la grande île de Sulawesi (Célèbes, à cette époque), que les cousins Sarasin avaient également visitée en 1893-1896 et en 1902, et des traces archéologiques de la population Toala que Sarasin y avait découvertes, montrait, en tout cas, qu'il était possible de trouver des vestiges d'une culture préhistorique – aussi bien sous forme de témoignages archéologiques laissés par d'anciens habitants, que sous forme de traces supposées dans l'équipement matériel de la population présente¹. Que la preuve originellement visée n'ait pu être apportée pour la Nouvelle-Calédonie n'amointrit en rien l'importance de la recherche fondamentale qui y fut conduite.

1. Sarasin, Paul et Fritz 1898-1906, Ohnemus 2002.

En Nouvelle-Calédonie et sur les îles Loyauté, les deux chercheurs voyageurs s'intéressèrent prioritairement à un large recensement de la diversité naturelle sous différents aspects : matériaux sur les différences régionales en géologie, animaux naturalisés de toutes tailles, avec un accent particulier sur les espèces vivant loin de la mer, et, dans une moindre mesure, observations sur la botanique, enfin de façon particulièrement détaillée sur le phénotype humain répertorié selon les critères de l'anthropologie physique. Ils s'intéressèrent, dans une égale mesure, à la culture matérielle dans toute sa variété – outils, éléments d'architecture et objets à usage rituel.

Le but recherché consistait à visiter et à étudier directement les milieux les plus importants et à en établir une documentation scientifique et ethnographique grâce à une intense activité de collecte, en se basant sur le modèle des recherches déjà mentionnées que Fritz Sarasin avait entreprises auparavant avec son cousin Paul Sarasin – également zoologue – notamment sur l'île de Sulawesi. C'est sur cette base que devaient être élaborées les publications scientifiques, une fois encore en collaboration étroite avec des spécialistes extérieurs. Il s'agissait, en Nouvelle-Calédonie, d'analyser et de documenter, de façon plus approfondie que lors de voyages précédents, les formes culturelles locales en s'appuyant sur les ustensiles de tous les jours, sur les objets décoratifs et cérémoniels, ainsi que sur l'architecture indigène. On peut constater également ici comment Jean Roux intègre les expériences faites aux îles Kei et Arou, à la pointe sud-est des Moluques, mais physiquement au sud de la Nouvelle-Guinée, lors des recherches entreprises avec H. Merton, pour le compte du Senckenbergisches Museum de Francfort¹. Ils comptaient photographier les personnes contactées et fixer également par l'image l'architecture et l'implantation de cultures agricoles indigènes, ignames, bananes et autres produits.

Au même moment, mandaté par la section ethnographique du Musée de Bâle dirigée par Fritz Sarasin, un autre chercheur bâlois, Felix Speiser (1870-1949) séjourna aux Nouvelles Hébrides et aux îles Banks – aujourd'hui composantes de l'état du Vanuatu – avec une mission plus fortement centrée sur l'ethnographie. Comme les cousins Sarasin en 1902 à Sulawesi et en 1907 à Ceylan, Speiser était censé entreprendre lui aussi, outre son travail ethnographique d'observation et de collecte, des fouilles archéologiques de sondage concernant la population originaire et ses outils, afin d'apporter un premier éclairage approximatif de la profondeur dans le temps de l'histoire locale. Conformément à l'état des recherches d'alors, on espérait pouvoir consolider ces données archéologiques par des analyses anthropologiques comparatives de formes du crâne humain. Espoir déçu, Speiser étant le premier à reconnaître qu'il n'y avait pas de descendants de taille particulièrement petite de la population primitive de ces îles, et que, entre les habitants de petite taille à l'intérieur de l'île Santo (Nouvelles-Hébrides, Vanuatu) et les habitants de plus grande taille des côtes, il n'y avait pas de différences systématiques. Les différences de taille étaient vraisemblablement dues à une manière différente de se nourrir tout au long de générations. Le dépouillement des données collectées montrait clairement qu'il ne fallait plus espérer une contribution décisive de l'anthropologie physique à la reconstitution de l'histoire de la Mélanésie, contribution que les résultats des recherches sur les Vedda de Ceylan avaient laissé espérer (à savoir que les populations des terres intérieures, plus anciennes d'un point de vue anthropologique, pouvaient être clairement distinguées des populations des régions côtières plus récemment implantées). C'est la raison pour laquelle nous mettrons cet aspect entre parenthèses dans les considérations qui vont suivre.²

Pour ce qui est de nos trois chercheurs, leur vaste programme de recherches dans le sud de la Mélanésie n'en resta pas au stade de simples intentions. Les volumineux ouvrages de la série *Nova Caledonia*, ainsi que la publication *Ethnology of Vanuatu* de Speiser, doivent leur profondeur documentaire à l'habileté de ces collectionneurs³.

1. Roux 1910, ainsi que dans Merton (1910).

2. Speiser 1928, Kaufmann 2000, cf. Sarasin et Roux, *Anthropologie*, 1922.

3. Sarasin et Roux 1913-1929 ; Speiser 1923/1991.

Les auteurs ont maintenu consciemment séparées leurs descriptions ethnographiques et analyses ethnologiques de leurs observations ayant trait aux sciences de la nature et à la démographie, tout comme leurs collections et documentations à Bâle ont été réparties entre le Musée ethnographique et le Muséum d'histoire naturelle. Certes, Fritz Sarasin (1859-1942) et Paul Sarasin (1856-1929) assumèrent, jusqu'à leur mort, des fonctions dirigeantes dans les deux institutions, mais ne s'employèrent jamais à les réunir.¹

Après son séjour d'études à Berlin, Jean Roux, le futur compagnon de voyage de Fritz Sarasin, fut appelé, en 1902, au poste d'assistant du département de zoologie au Muséum d'histoire naturelle de Bâle, fonction qu'il conserva même après le voyage en Nouvelle-Calédonie. Quant à Felix Speiser, il devint l'élément moteur du musée ethnographique et se concentra parallèlement, après 1917, sur son poste de premier professeur d'ethnologie à l'université de Bâle². Les résultats combinés des recherches menées par les trois auteurs en Mélanésie et à ses frontières au sud et à l'ouest constituèrent le fondement élargi sur lequel on érigea, à partir de 1914, le nouveau musée d'ethnologie de Bâle, inauguré en 1917.³

Le déroulement du voyage et les méthodes de recherche

À la différence de Speiser aux Nouvelles-Hébrides, il ne fait aucun doute que Fritz Sarasin et Jean Roux ont pu compter, en Nouvelle-Calédonie, sur l'aide efficace d'au moins un Européen extrêmement familier du pays et de ses habitants, Maurice Leenhardt (1878-1954), pasteur de la mission protestante de Paris, qui vivait en Nouvelle-Calédonie depuis 1902. Il est vrai qu'avant l'arrivée des deux chercheurs, Leenhardt entamait son premier congé en France. Mais, de toute évidence, il leur avait donné, par lettre, des indications sur l'itinéraire à suivre et avait sans doute également transmis des instructions utiles à ses collaborateurs sur place. Cette correspondance est toujours introuvable, de même que le manuscrit du journal de voyage de Sarasin. Nous ne pouvons donc nous appuyer que sur le récit qu'ils ont publié sur leur voyage.

Fritz Sarasin et Jean Roux donnèrent la préférence à une démarche de recherche sur des bases précises. Ainsi, ils se sont axés prioritairement sur les besoins de la collecte zoologique, c'est-à-dire la préparation rapide et la description des animaux abattus ou collectés. Cela permettait également de développer et de fixer parfaitement des plaques photographiques négatives et d'élaborer les premières épreuves positives. Ils en profitaient aussi afin de trier soigneusement en continu les objets destinés à la collection ethnographique, ce qui réduisait à un minimum l'acquisition de doublons. Durant les sept premiers mois (de mars à septembre 1911), leur base resta dans le nord-est de l'île principale, à Oubatche, non loin de Balade, le lieu du premier contact de la population indigène avec James Cook et ses compagnons, ainsi qu'avec d'autres marins et missionnaires ; puis la base se déplaça pendant cinq mois, à Canala, à l'est de l'île (d'octobre 1911 à mars 1912). Ils utilisaient des hébergements locaux, souvent très simples, à Yaté (en mars 1912) ainsi que sur les îles Loyauté à Maré (de novembre à décembre 1911), Lifou (d'avril à mai 1912) et Ouvéa (en mai 1912). Le voyage aller eut lieu durant les mois de janvier et février 1911, par Gênes et Sydney, que les deux chercheurs quittèrent le 25 février 1911, et le voyage retour débuta le 5 juin 1912, au départ de Nouméa.

Sur les conseils d'un Suisse, Monsieur Engler, auparavant chef du service topographique de l'administration coloniale française, ils choisirent comme première base Oubatche, dans le nord de l'île, où Engler avait pris sa retraite. Sarasin et Roux s'y installèrent du 1^{er} mars au 9 octobre 1911. En plus des excursions à pied dans les environs – en partant d'Oubatche, ils gravirent ainsi, du 23 juin au 1^{er} juillet 1911, le Mont Panié (la plus haute montagne de l'île, 1 628 mètres au-dessus du niveau de la mer), avec des porteurs originaires d'Ouébia et de Coulna – ils entreprirent trois longs voyages, d'abord en longeant la côte en bateau, puis à pied, avec un attelage de chevaux et même de bœufs. C'est ainsi que, du 9 au 25

1. Éléments biographiques, voir plus loin, cf. Speiser 1943b, Sarasin 1941.

2. Pour un témoignage direct : Meuli 1950.

3. Speiser 1943b. En 1944, le musée fut rebaptisé en Musée d'ethnologie et Musée suisse des traditions populaires de Bâle, et en 1996 enfin, Musée des cultures de Bâle.

septembre 1911, partant de Thio, ils firent l'ascension à pied du Mont Humboldt (1 618 m.), tandis que, du 26 juillet au 26 août, ils avaient contourné en bateau la partie nord de l'île et visité Bopope, à partir de Koné, une visite que leur avait particulièrement recommandée Maurice Leenhardt (Sarasin 1917b, p. 113). L'accueil des deux chercheurs y fut festif et très chaleureux, incluant un échange cérémoniel de dons ainsi que des spectacles de danses avec masques, spécialement préparés (Sarasin 1917b, pp. 128-132 – la description ne permet pas de savoir jusqu'à quel point Sarasin avait conscience des implications de la situation d'échange). De là, ils continuèrent en direction de Touho, en passant par la vallée de Tiouaka.

À Canala, du 11 octobre 1911 au 12 mars 1912, les deux chercheurs purent utiliser comme base permanente le rez-de-chaussée d'une maison où avait logé jadis un propriétaire de mines belge. De là, ils firent deux crochets assez longs, le premier par l'île Maré (du 11 novembre au 18 décembre 1911), où ils bénéficièrent, à Nétché, du soutien du missionnaire Étienne Bergeret et du grand chef Naisseline. Le second, du 11 janvier au 11 février 1912, les conduisit de Canala à Houaïlou, en passant par Koindé et La Foa, et de là, par la route principale vers Bourail, puis, le 31 janvier, vers l'école d'agriculture à Néméara, et ensuite à pied vers la côte est, en passant par Pothé. À Boréaré, les deux chercheurs suisses furent reçus et logés par le chef Paul, sur recommandation du pasteur Leenhardt. La descente mena l'expédition vers Gondé, puis vers Houaïlou et Do-Néva, la station de mission du pasteur Leenhardt, qu'ils purent enfin rencontrer en personne. Les collaborateurs et partenaires indigènes de Maurice Leenhardt semblent avoir tout fait pour accueillir les deux chercheurs suivant les règles d'un cérémoniel combinant des éléments anciens et nouveaux. À proximité, ils avaient organisé une véritable exposition culturelle d'ustensiles et d'œuvres proposées à l'achat, « c'était un vrai musée ethnographique en plein air ! » (Roux traduit ainsi le texte de Sarasin 1917b, p. 201). Sans doute au regret des organisateurs, Sarasin n'acquit que peu d'objets de cette offre abondante, parce que la plupart des objets, intéressants d'un point de vue typologique, avaient déjà été achetés dans le nord, aux environs de Oubatche et de Hienghène, ou alors dans le centre, lors de la visite à Houaïlou (Sarasin 1917b, p. 201).

Il semble néanmoins qu'il y ait eu une bonne entente¹. On trouve bien plus tard un témoignage remarquable de l'estime de Leenhardt pour Sarasin dans le discours prononcé par Leenhardt à l'occasion de la fondation de la Société des Océanistes à Paris, en 1946. Après avoir évoqué les raisons pour lesquelles les cercles influents et les instances administratives compétentes à Nouméa et à Paris avaient tardé à manifester de l'intérêt pour les recherches scientifiques, Leenhardt lia l'essor des recherches spécialisées et ciblées dans ce domaine à la série *Nova Caledonia* de Sarasin. Leenhardt considérait comme résultat durable la preuve apportée d'une continuité remontant aux débuts de l'âge de pierre – donc précisément ce qui ne pouvait pas être démontré (ni réfuté) avec les méthodes disponibles à l'époque².

Le récit du voyage montre clairement que Sarasin n'avait souvent pas la patience de mener des échanges prolongés avec ses partenaires locaux. On le voit à l'évocation des masques de Hienghène et Bopope, ou lors de l'acquisition de petites sculptures en bois à Pamboa (Sarasin 1917b : 103-105 ou 131-132 ou 75). Jean Roux faisait sans doute preuve de plus d'habileté dans la communication avec les indigènes ; ainsi, il apprenait des chansons aux enfants, se réjouissant, à Lifou notamment, de leur musicalité insouciant (1917b, p. 283 ; 1940, p. 267). Dans sa préface, Sarasin remercie Roux surtout pour la part qu'il a prise dans l'activité de collecte (1917b, p. iv). Il semble également qu'après l'arrivée à Canala, les enquêtes auprès d'informateurs fiables et les échanges avec eux sur des thèmes ethnographiques aient gagné en intensité, notamment grâce, selon Sarasin, au temps pluvieux (Sarasin 1917b, p. 161). Dans la rétrospective, la reconnaissance des mérites de Roux devient encore plus chaleureuse. Sa façon détendue et efficace

1. Leenhardt, en effet, aurait communiqué à Sarasin en 1914 sa première carte linguistique de la Nouvelle-Calédonie. (Communication par Bernard Gasser après consultation aux Archives territoriales de Nouvelle-Calédonie à Nouméa, décembre 2008).

2. Leenhardt 1946 : 16.

d'entrer en contact avec les indigènes y est soulignée, tout comme le fait que cela déchargeait Sarasin de toutes les tâches liées à l'organisation.¹

Qu'en reste-t-il ?

Reprenons maintenant l'ouvrage principal intitulé *Ethnologie der Neu-Caledonier und der Loyalty-Insulaner* (Ethnologie de la population de la Nouvelle-Calédonie et des îles Loyauté), paru en allemand en 1929. Aujourd'hui, alors que les résultats des comparaisons et réflexions scientifiques sont disponibles pour la première fois en traduction française, grâce à Raymond Ammann et Bernard Gasser, les critères ethnologiques sont différents de ceux en vigueur lors du voyage d'étude en 1912. Ils le sont aussi par rapport à ceux de l'année de publication du récit du voyage coïncidant avec la guerre coloniale (1917), ou de 1929, ou même de 1946. Mais précisément dans la réflexion ethnologique plus récente, on accorde de nouveau plus d'attention à la culture matérielle – allant des outils aux modalités de l'expression visuelle – et cette thématique rencontre même un intérêt renouvelé. La vie réelle des individus et des groupes ne peut être saisie que dans l'action qui comprend toujours aussi des aspects matériels. Qu'est-ce qui fait dès lors, et jusqu'à ce jour, la spécificité de l'ouvrage commun de Fritz Sarasin et Jean Roux ? Pourquoi l'éditeur et les traducteurs ont-ils considéré qu'il valait la peine d'être traduit ?

Cette œuvre est remarquable tout d'abord par le fait qu'elle est le résultat d'une coopération efficace entre deux spécialistes de recherche fondamentale. Contrairement à l'habitude prévalant alors de faire remonter la rédaction du récit de voyage, le travail de collecte ainsi que l'étude ethnographique qui s'y appuie à un seul auteur et chef d'expédition, F. Sarasin n'est pas le seul auteur au sens scientifique du terme. Cela va de soi en ce qui concerne les volumes scientifiques de *Nova Caledonia*. Mais je pense qu'il ne faudrait pas sous-estimer non plus la contribution de Roux lors de l'acquisition d'objets d'origine culturelle et des informations les concernant, ni lors de la réalisation des photographies et notamment des portraits. Il est sûr que Roux était coauteur des travaux de photographie². D'autre part, malgré la propension de Sarasin d'user d'expressions distancées, voire parfois méprisantes dans ses descriptions, il était fasciné par les hommes et par leurs œuvres. Durant le voyage, le travail en équipe facilitait la tâche de rédaction – comme après les voyages en Sulawesi – des récits de voyage de vulgarisation destinés à un large public intéressé, illustrés par des photographies remarquables et soigneusement édités en deux langues : *La Nouvelle-Calédonie et les îles Loyalty. Souvenir de voyage d'un naturaliste* (traduit de l'allemand par Jean Roux, Bâle, Georg et Paris, Fischbacher 1917). Les découvertes des deux voyageurs élargirent ainsi immédiatement les connaissances générales des Européens sur la Nouvelle-Calédonie et les îles Loyauté ainsi que sur leurs populations, bien qu'avec un peu de retard dû à la Première Guerre mondiale.

Deuxièmement, ce n'est qu'aujourd'hui que nous pouvons apprécier à sa juste valeur le remarquable coup d'œil pour les formes et les structures, qui permit aux deux voyageurs à formation en sciences naturelles de choisir et d'acquérir des objets de la culture des populations kanak, pour ainsi dire des exemplaires types dans toute leur variété. Citons, à titre d'exemples les paniers et les sacs ainsi que les flèches faitières (cf. chapitres Les ustensiles de ménage et Les ornements sculptés des cases). Cette collection ne pouvait

1. Littéralement : « Son intérêt [de Roux] lors de ce voyage ne se limitait nullement au domaine zoologique, mais s'étendait également à la culture si particulière des indigènes dont il gagnait facilement la confiance grâce à son caractère affable, alors que les habitants de la Nouvelle-Calédonie sont plutôt réservés vis-à-vis des Blancs qui leur ont enlevé leur terre ... Lors de mes nombreuses prises de vue anthropologiques, il s'occupait très rigoureusement du juste positionnement des personnes à photographier ... (Sarasin 1940 : 4). Sarasin évoque aussi nommément l'aide apportée lors de l'emballage des objets collectés.

2. Il ressort des documents remis par Jean Roux lui-même, et par son fils Jean et sa femme au Musée des cultures de Bâle, à la suite de l'exposition des portraits canaques de 1996, que Jean Roux père était indubitablement photographe et coauteur (cf. Rapport annuel du Musée des cultures 1996, p. 38-39, et la formulation de Sarasin dans la nécrologie, citée dans la note précédente). Selon l'opinion très répandue à l'époque, les assistants de voyages scientifiques n'avaient pas de droits propres quant aux photos faites sur le terrain en dehors de leurs propres recherches.

être complète, elle non plus ; aujourd'hui, il y aurait certainement à ajouter des compléments essentiels en fonction d'une connaissance basée sur toutes les collections connues. Mais la façon méthodique de procéder des deux collectionneurs a considérablement augmenté la valeur documentaire de la collection dans son ensemble sur la créativité culturelle des habitants de la Nouvelle-Calédonie et des îles Loyauté. Aux yeux de Roger Boulay, aucune autre collection ne fut, en son noyau, aussi variée¹.

Troisièmement, Fritz Sarasin a adroitement essayé de compenser la durée relativement brève de leur séjour et le manque de connaissance des détails des formes de vie locale qui en découlait, en passant au peigne fin toutes les publications spécialisées parues avant la rédaction de son manuscrit et en y intégrant les résultats dans ses textes, à commencer par les observations les plus anciennes de voyageurs isolés jusqu'aux études déjà disponibles de Maurice Leenhardt. Fidèle à sa formation scientifique, Sarasin reste aussi près que possible des faits et évite, en général, les interprétations et spéculations. Il ne faut dès lors pas sous-estimer la séparation, faite incidemment, entre sources crédibles d'une part, et sources à prendre en considération, certes, mais avec prudence, de l'autre².

Quatrièmement, les descriptions de Sarasin, concises mais riches en détails significatifs, laissent transparaître une estime objective des performances des acteurs culturels locaux. De fait, il garde nettement ses distances sur le plan personnel et évite toute familiarité facile, par souci de demeurer le scientifique épris d'objectivité qu'il est. Même toute individualisation de celui qui lui fait face lui paraît trop anecdotique – excepté dans les photographies. Cela ne reflète certainement pas seulement sa méthodologie scientifique, mais aussi une part de sa propre personnalité. Ce qui fait défaut à son texte sur le plan du charme littéraire est en même temps un avantage essentiel pour le lecteur contemporain : celui-ci est amené ainsi, progressivement et sans à priori, à connaître des conditions matérielles des anciennes formes de vie. Qu'il s'agisse d'un plantoir ou d'une nasse, d'un bijou ou d'un masque, le lecteur d'aujourd'hui peut et doit assigner une place spécifique et nouvelle à chaque objet au sein de sa vision du passé des traditions kanak. C'est en grande partie grâce à Fritz Sarasin et à Jean Roux que la connaissance des formes anciennes a survécu. Aux lecteurs de décider si cette connaissance doit continuer à vivre !

Lors de la rédaction des conclusions qu'il tirait de ses recherches, Sarasin avait tout à fait conscience que certaines généralisations de la doctrine sur les sphères culturelles et leurs significations historiques, très prisées dans les milieux scientifiques des années vingt, mèneraient à une déconstruction de réalités organiques et à une perte de précision. Il est significatif que ces réflexions méthodologiques n'affectent pas la substance des descriptions et des analyses de Sarasin.

Il va de soi que ce ne sont pas seulement les méthodes et les visées de l'ethnologie qui ont changé à plusieurs reprises depuis les voyages d'étude de Fritz Sarasin et de ses contemporains. La participation des sociétés kanak (sérieusement menacées, en 1911, dans leur survie démographique) à la poursuite des recherches et à leurs résultats y a, elle aussi, atteint une qualité fondamentalement différente. Les personnes autrefois observées, interrogées et sondées, objets de la recherche, sont devenues des sujets pensants et agissants. « D'où venons-nous ? », cette question, elles se la posent sous les facettes les plus diverses. Qu'elles puissent trouver dans ce volume quelques indications utiles pour trouver réponse à cette question !

1. Boulay 1982, Boulay 1990, Boulay et al. 1995, cf. Speiser 1943a : 259.

2. Exemple dans le texte : [page 167] sur la fabrication des petits disques d'escargots et de coquilles, [pages 211-215] sur l'usage et la signification du masque, et [pages 245 à 265] sur la religion et la sorcellerie, c'est-à-dire la théorie et la pratique de la magie.

Données biographiques sur les auteurs

En conclusion, quelques brèves données biographiques sur Fritz Sarasin et Jean Roux vont montrer comment l'évolution personnelle respective des deux chercheurs a contribué à marquer l'orientation et la progression de leurs travaux. En l'absence de plus amples biographies, ces quelques esquisses devront suffire.

Fritz [de son vrai prénom Karl Friedrich] SARASIN

Fils du bourgmestre Felix Sarasin et de Rosalie Brunner, originaire de Berne, il est né le 3 décembre 1859 à Bâle. Il a deux ans lorsque son père meurt ; ses années de jeunesse sont marquées par le plaisir que lui procurent la beauté des œuvres d'art européennes, le spectacle grandiose de la nature, la passion de collectionner et « un désir indéfinissable de voyager » (Sarasin 1901a, p. 3). Sa formation scolaire comprend l'étude du grec, du latin, de l'histoire et des mathématiques. Premier de sa promotion, il fait un discours de circonstance en latin lors de la cérémonie de remise du diplôme de baccalauréat. Il prend pour modèle son cousin Paul (1856-1929), de trois ans son aîné : après des études de zoologie à Genève chez Carl Vogt et des études de médecine à Bâle, il le suit à Wurzburg pour continuer ses études auprès du professeur Karl Semper. De 1883 à 1886, les deux cousins font un voyage en commun à Ceylan, à la fois pour mener à bien les indispensables études de terrain, suite à leurs dissertations zoologiques, et pour chasser les éléphants. Fritz se spécialise alors dans les reptiles. Le dépouillement et l'étude de leurs collections d'histoire naturelle amènent les deux cousins à passer six ans à Berlin, comme chercheurs indépendants, où ils ont d'intenses contacts avec les spécialistes locaux ainsi qu'avec des personnes faisant partie du cercle de la société géographique et des musées berlinois d'histoire naturelle et d'ethnologie. Un voyage en Égypte, en compagnie de Leopold Rüttimeyer, leur ami de Bâle, fournit l'occasion de collectionner pour la première fois de manière systématique un large éventail d'outils et d'objets d'usage courant d'une société. Ils préparent ensuite, dans une perspective élargie, l'expédition scientifique qui les amène aux Célèbes. Lors de la traversée des îles, de 1893 à 1896, les deux cousins comptent en effet combiner les études de terrain portant sur les animaux et celles ayant trait à la géographie humaine. Après leur voyage, qu'ils ont financé eux-mêmes, et le transfert de leur résidence à Bâle, ils y réussissent si bien qu'une expédition complémentaire peut être entreprise en 1902-1903, dans la partie occidentale de Sulawesi. Cette expédition jouit de l'appui massif de l'administration coloniale hollandaise, en opposition aux princes islamiques autonomes, ce qui préoccupe les deux cousins Sarasin. Durant ce voyage, ils rendent visite aux Toradja et découvrent la culture des Toala. Le dépouillement de ces recherches s'étend sur plusieurs années à Bâle, et les publications paraissent pour partie dans une collection propre, pour partie dans celle du Musée zoologique, anthropologique et ethnographique de Dresde. Parallèlement au travail de dépouillement, les cousins Sarasin explorent les sites préhistoriques de la région de Bâle ; ils localisent des sites paléolithiques et mésolithiques et organisent des fouilles. Ainsi, les résultats de leurs recherches, chez eux et dans les contrées lointaines, se rejoignent en une vision enrichissante des époques et des civilisations.

S'y ajoute encore, spécialement chez Paul Sarasin, l'idée de protection de la nature qu'il fait sienne et qu'il défend devant des instances nationales et internationales, notamment durant l'époque où son cousin Fritz était à la tête du comité bâlois qui présidait à la Société helvétique des sciences naturelles (1904-1910). Lors de la fondation du premier parc naturel suisse, initiée par cette société à cette époque, la coopération des deux cousins atteint son sommet. Tandis que Paul Sarasin se consacre dorénavant à la mise sur pied d'une association mondiale pour la protection de la nature, soutenue par le gouvernement fédéral helvétique, Fritz se donne d'autres priorités : d'une part, encore une expédition scientifique de géographie naturelle et culturelle, et de l'autre, l'agrandissement radical de la collection ethnographique de Bâle en un musée autonome, avec des expositions représentatives, une section de recherches intégrée au musée et un partenariat avec l'université. Dans la conception et la pratique des inventaires on peut également constater l'influence de leurs expériences savantes notamment à Berlin. Ainsi, Felix Speiser,

avec un doctorat en chimie, fut envoyé au Musée d'ethnographie de Berlin pour une formation professionnelle en ethnographie et en anthropologie.

Telle est la coulisse du projet à double volet dans le sud de la Mélanésie : de 1910 à 1912, Felix Speiser entreprend un voyage dans les Nouvelles-Hébrides et aux îles Banks ; il passera un doctorat d'État à l'université de Bâle, l'année suivante ; Fritz Sarasin et Jean Roux se tourneront, en 1911, vers la Nouvelle-Calédonie et les îles Loyauté. En 1914, débute la construction du nouveau musée, qui ouvre ses portes en 1917, comme partie intégrante de l'ensemble muséal de la ville de Bâle. Plus de la moitié de toutes les collections exposées ont été acquises en Asie du sud-est, en Europe et en Océanie au cours des dix années précédentes. La section sur l'Afrique est également en cours de constitution et la section sur les Amériques contient des documents particulièrement précieux, notamment des objets archéologiques extraordinaires des Mayas et des Aztèques, qui ont formé la base historique du musée. Des commandes d'achat pour d'autres collections sont en cours.

De 1913 à 1929, paraissent les résultats scientifiques de l'expédition en Nouvelle-Calédonie, en quatre parties (9 volumes en tout), dans la série *Nova Caledonia*, avec des contributions de nombreux spécialistes ; à la différence de Jean Roux, plus ouvert à la coopération scientifique, Fritz Sarasin écrit lui-même les textes sur les domaines qui lui tiennent à cœur.

Parvenu à un âge avancé, Fritz Sarasin continue à être actif sur le plan scientifique ; son dernier travail est consacré à des recherches ethnographiques sur les méthodes de sommeil. Jusqu'à sa mort, il reste président bénévole de la commission de direction de son musée ethnographique et rend ainsi difficile le renouvellement de la politique du musée en matière d'exposition et de diffusion ethnologique. Il meurt le 23 mars 1942, à Lugano. – Pour nous aujourd'hui, il est difficile d'imaginer à quel point étaient intimement liées dans la pensée d'un seul chercheur l'anthropologie physique, soucieuse de mesures exactes, et l'ethnographie descriptive et analytique, ainsi que l'archéologie (préhistoire), son support historique, qu'il maîtrisait successivement sans se laisser entraîner vers un jargon raciste. (Sources : Sarasin 1941 et 1942, Speiser 1943a).

Jean ROUX

Jean Roux est né le 5 mars 1876 à Chêne-Bougeries (dans le canton de Genève). Il ressent très tôt le désir d'étudier la zoologie. Ses recherches l'amènent tout d'abord à la rédaction, à Genève, de sa dissertation sur les protozoaires, sous la direction du Professeur Yung, et ensuite à d'autres travaux rapidement reconnus par ses pairs. Particulièrement doué, il s'intéresse également de près à la musique. Encore étudiant, Jean Roux fait des recherches ethnographiques de terrain, à côté de son travail de collecte et d'observation. Il rassemble ainsi en Savoie les témoignages de chansons et de traditions orales ; plus tard, dans la région de Bex (canton de Vaud), il documente le processus de travail lié à la récolte des châtaignes, en s'intéressant notamment aux outils utilisés, et publie le résultat de ces recherches (Roux 1919). À partir de 1902, il trouve à Bâle un champ d'activités correspondant à ses intérêts. D'une part, il est chargé d'étudier et d'élargir les riches collections de reptiles, d'amphibiens et de crustacés d'eau douce dont dispose le Muséum d'histoire naturelle et de renforcer ainsi la position du Musée en tant que lieu de recherches. D'autre part, la jeune Société suisse des traditions populaires (Ethnographie européenne) lui offre un cadre pour ses intérêts ethnographiques. En plus, de 1907 à 1908, il entreprend, en collaboration avec Hugo Merton, son ami d'études berlinois, pour le compte de la Société des sciences naturelles Senckenberg (Francfort-sur-le-Main), une expédition zoologique de neuf mois dans les îles Kei et Arou, au sud-est des Moluques, c'est-à-dire dans la zone tropicale frontalière entre l'Indonésie, l'Australie et la Nouvelle-Guinée. La collection ethnologique de Bâle en tire également profit dans la mesure où il lui remet une petite collection documentée de ces îles fortement influencées sur le plan culturel par Céram. À peine rentré de Nouvelle-Calédonie, Jean Roux se voit proposer un poste au Musée Senckenberg de Francfort-sur-le-Main, mais décline cette offre.

En 1917, Roux assume la présidence de la Société zoologique helvétique. En tant que membre de longue date du sénat de la Société helvétique des sciences naturelles, il s'occupe des bourses allouées aux expéditions scientifiques. À Bâle, il fait également fonction de trésorier de la commission de direction du Muséum d'histoire naturelle ainsi que de la Collection ethnologique, qui se transforme, en 1917, en musée autonome d'ethnologie. Et, bien entendu, Roux s'engage aussi à titre bénévole dans l'Association des musées de Bâle, qui s'occupe des relations publiques et du financement de nouvelles acquisitions.

En 1918, il épouse Marie-Louise Dubois avec laquelle il aura deux fils. Roux et sa femme s'engagent dans le travail social mené par l'Église réformée francophone de Bâle. À la suite des publications du matériau sur la Nouvelle-Calédonie, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur par le gouvernement français, et il est décoré de la médaille d'argent par la Société d'acclimatation de France ; dès 1901, il obtient le Prix Davy de l'Université de Genève ; une médaille commémorative du roi des Belges honore sa publication des collectes zoologiques faites en Indonésie par le prince héritier belge. Jean Roux meurt le 1^{er} décembre 1939 à Bâle, après avoir abandonné, en 1937, sa fonction rémunérée de conservateur du Muséum d'histoire naturelle et l'avoir échangée contre la direction, à titre bénévole, de la section zoologique. (Sources : Sarasin 1940, Revilliod 1940).

Bibliographie

- Boulay, Roger, c. 1982, *Objets kanaks dans les musées européens : 1^{re} sélection 1980/82*. Nouméa, Edition Pacific 2000.
- Boulay, Roger et Kasarhérou, Emmanuel (réd.), 1990, *De jade et de nacre : patrimoine artistique kanak*. Exposition au Musée territorial de Nouvelle-Calédonie, Nouméa et au Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie. Paris, Réunion des musées nationaux.
- Boulay, Roger et al., 1995, *Portraits kanak. Fritz Sarasin – 1911/1912. Paroles kanak – 1995*. Agence de développement de la culture kanak (ADCK), Centre culturel Jean-Marie Tjibaou. Saison de préfiguration. Nouméa.
- Kaufmann, Christian, 2000, «Felix Speiser's fletched arrow: a paradigm shift from physical anthropology to art styles». In: Michael O'Hanlon and Robert L. Welsch, (eds.), *Hunting the gatherers: ethnographic collectors and agency in Melanesia, 1870s-1930s*. New York, Berghahn Books, p. 203-226.
- Leenhardt, Maurice. 1946. « La Société des Océanistes. Allocution prononcée lors de la reprise des travaux de la Société », Paris, *Journal de la société des océanistes* 1, p. 13-18.
- Merton, Hugo, 1910-1923, *Ergebnisse einer zoologischen Forschungsreise in den südöstlichen Molukken (Aru- und Kei-Inseln) im Auftrag der Senckenbergischen Naturforschenden Gesellschaft*. 3 vols., série: Abhandlungen der Senckenbergischen Naturforschenden Gesellschaft 33-35, Frankfurt a. M.
- Meuli, Karl, 1950, «Felix Speiser (20. Oktober 1880-19. September 1949)», *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, 61, p. 1-12.
- Meyer, Adolf Bernhard et Richter, Otto, 1903, *Celebes 1: Sammlung der Herren Paul und Fritz Sarasin aus den Jahren 1893-1896*. Série: Publikationen aus dem Königlichen Ethnographischen Museum zu Dresden 14, Dresden, Stengel.
- Ohnemus, Sylvia, 2002, «Fritz Sarasin, Paul Sarasin, and Paul Wirz: their significance for the Indonesian collection of the Ethnological Museum in Basle» in Reimar Schefold Reimar et al. (eds.), *Treasure hunting? Collectors and collections of Indonesian artefacts*. Série Mededelingen van het Rijksmuseum voor Volkenkunde, Leiden, 30, p. 183-206.
- Pittard, Eugène, 1919, «Avant-Propos» in *Beiträge zur Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte Herrn Dr. Fritz Sarasin zum 60. Geburtstag*. Genève, A. Kündig, 1919, pp. V-XI.
- Revilliod, Pierre, 1940, « Jean Roux, 1876-1939 », *Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles*, Locarno, 1940, p. 487-493.
- Roux, Jean, 1910, « Deux archipels voisins de la Nouvelle-Guinée : îles Arou et Kei : récit d'une exploration scientifique ». Genève, *Le Globe: Journal géographique, mémoires*, 49, 1-38 [tiré à part].
- Roux, Jean, 1919, « Note d'ethnographie suisse : La récolte des châtaignes à Bex ». In: *Beiträge zur Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, Herrn Dr. Fritz Sarasin zum 60. Geburtstag*. Genève, A. Kündig, 1919, pp. 65-67.

- Roux, Jean, 1929, « Le Dr Paul Sarasin », Genève, *Archives suisses d'Anthropologie générale* 5, n° 2 (1928-29): 251-253.
- Sarasin, Fritz, 1927, «Über den Anteil Basels an der geographischen, naturhistorischen und ethnologischen Erforschung aussereuropäischer Weltteile. Eröffnungsrede des Präsidenten» *Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft*, Versammlung Basel, Teil II:13-27.
- Sarasin, Fritz, 1940, «Jean Roux, 1876-1939» *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, 51, part I, p. 264-271.
- Sarasin, Fritz, 1941, «Aus einem glücklichen Leben: biographische Notizen“. Privatdruck. Basel, Frobenius. [47 p., 1 portr.].
- Sarasin, Fritz, 1942, «Zur Erinnerung an Dr. Fritz Sarasin: geboren 3. Dezember 1859, gestorben 23. März 1942: Personalien und Ansprachen, gehalten an der Trauerfeier in der Engelgasskapelle zu Basel“. Privatdruck. Basel, Frobenius.
- Sarasin, Fritz et Roux, Jean (réd.), 1913-1929, *Nova Caledonia: Forschungen in Neu-Caledonien und auf den Loyalty-Inseln // Recherches scientifiques en Nouvelle-Calédonie et aux Îles Loyalty*.
Séries:
A. Zoologie, 4 vol. en plusieurs livraisons., Berlin, C.W. Kreidel, 1913-1926.
B. Botanik, 1 vol. en plusieurs livraisons, Berlin, C.W. Kreidel, 1914.
C. Anthropologie, 2 vol. (texte, atlas), Berlin, C.W. Kreidel, 1922.
D. Ethnologie, 2 vol. (texte, atlas), München, C.W. Kreidel, 1929.
- Sarasin, Paul und Sarasin, Fritz, 1887-1908, *Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschungen auf Ceylon in den Jahren 1884-1886*. 4 vols., Wiesbaden, C.W. Kreidel.
- Sarasin, Paul und Sarasin, Fritz. 1898-1906. *Materialien zur Naturgeschichte der Insel Celebes*. 5 volumes (vol. 5 en deux parties), Wiesbaden, C. W. Kreidel.
- Speiser, Felix, 1928, «Anthropologische Messungen aus Espiritu Santo (Neue Hebriden). Ein Beitrag zur Pygmäenfrage» *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, 39, p.79-166.
- Speiser, Felix, 1943a, «Fritz Sarasin. 1859-1942» *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*, 54, p. 222-264.
- Speiser, Felix, 1943b, «Geschichte des Museums für Völkerkunde in Basel: 1893 bis 1942» *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel*. 54, p. 265-280.
- Speiser, Felix, 1991, *Ethnology of Vanuatu. An early 20th century study*. Translated from the German by D.Q. Stephenson (Original: *Ethnographische Materialien aus den Neuen Hebriden und den Banks-Inseln*, Berlin, C.W. Kreidel 1923). Bathurst, N. S. W., Crawford House Publishing and Honolulu, University of Hawai'i Press.